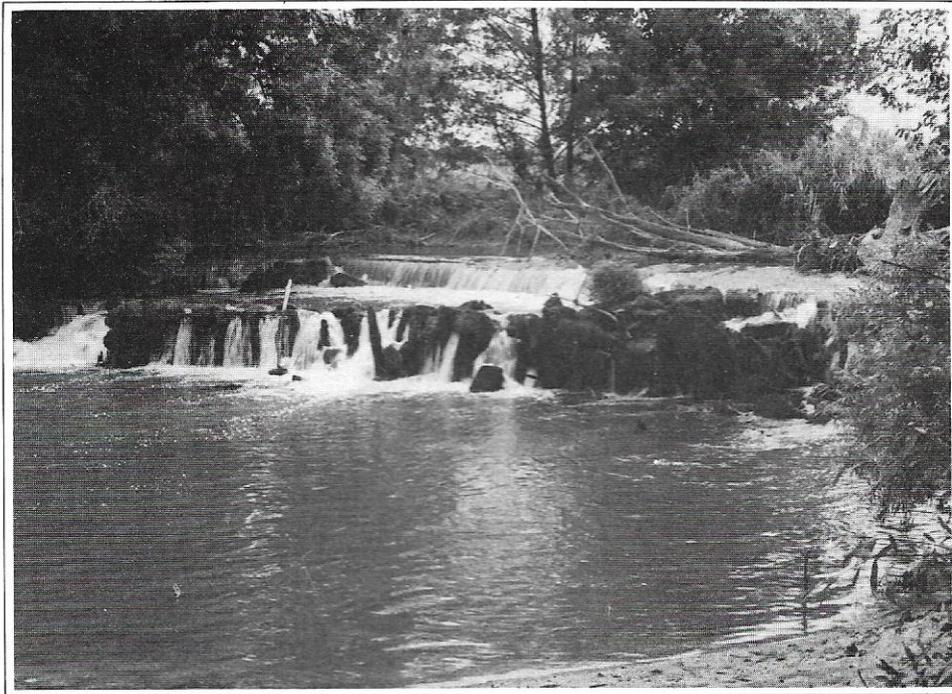


vécu

la descente de l'indre en canoë



L'Indre...

« Petite rivière, étroite, dormante, n'en finissant pas de flâner dans les prés,
claire comme un regard de jeune fille... »

... Pour bien en jouir, il faudrait en descendre le cours en canoë »,
contait jadis Maurice Bedel, chanteur de la Touraine.

La descente de l'Indre en canoë, c'est l'aventure qu'ont vécue deux de nos lecteurs
Hervé et Matthieu Jacob. Père et fils dans le même bateau, avec armes et bagages,
pour vivre pendant 18 jours ce qui ne fut pas une épopée de tout repos :

« Ce fut l'Amazonie et le Bois de Boulogne, les Sources du Nil et la mare à canards,
la farniente et le parcours du combattant, la canicule et le déluge. »

Car l'Indre n'a pas toujours des allures de voie royale ;

c'est aussi un cours d'eau capricieux. Que d'obstacles sur son chemin !

C'est à partir de son journal de bord, griffonné au hasard des haltes,
dans le bruit des cascades ou le silence des marécages,

qu'Hervé Jacob a rédigé pour nous ce récit évoquant les séquences tourangelles de ce périple :

« Quand elle nous en laissait le temps, nous lui parlions à notre rivière,
nous célébrions ses grands arbres et ses perspectives,

nous la réprimandions pour sa légèreté, pour son désordre, pour sa folie, parfois... »

par hervé jacob

la descente de l'indre en canoë

vécu

Tendresses et colères de l'Indre

par Hervé Jacob

*« Petite rivière, grand renom...
On aimerait à paraphraser, pour l'Indre,
le quatrain du blason de Chinon. Oui,
petite rivière, étroite, dormante;
longue, longue, fleurie de nénuphars,
d'iris jaunes, n'en finissant pas de flâner
dans les prés, longue comme
un écheveau défilé, jamais trouble,
claire comme un regard de jeune fille...
... Pour bien en jouir, de cette eau
claire et lente, il en faudrait
descendre le cours en canoë, ou bien
la suivre à pied, la fleur à la bouche,
par les sentiers de pêcheur qui en
épousent les méandres. »*

Extrait de « La Touraine »
de Maurice Bedel, 1950.



Comment ne pas se laisser tenter par cette délicieuse invitation au voyage ? Cher Maurice Bedel, grand voyageur et fin connaisseur de votre Touraine natale, nous vous avons suivi à la lettre, en canoë et à pied, mais non pas la fleur à la bouche, car notre Indre à nous ne nous permet pas toujours de flâner. En cet été 81, Matthieu n'avait pas 15 ans. Nous avions tous deux formé le projet de descendre une rivière, père et fils dans le même bateau. Avec armes et bagages, pour vivre pendant trois semaines ce que nous pensions devoir être une paisible aventure. Ce fut l'Amazone et le Bois de Boulogne, les Sources du Nil et la mare à canards, le farniente et le parcours du combattant, la canicule et le déluge...

Châteauroux-Saumur, 160 km par la route. Le Bas-Berry, la Touraine, un peu d'Anjou. Prairies, bois, vignes et châteaux. Pour tout le monde, deux heures de voiture, deux journées de vélo, une semaine de marche. Pour nous une expédition de plus de 300 kms en 18 jours, dont 14 de navigation. Contrairement à ce que l'on pense généralement, le canoë n'est pas fait pour les acrobaties et les émotions fortes — laissons cela aux kayakistes, qui fréquentent les rivières dites sportives. Nous avions, nous, une embarcation de randonnée et de transport ; nous l'avons utilisée comme telle, comme un vélo, comme une charrette, comme un âne que l'on bâte. Compagnon d'équipée, notre canoë faisait route avec nous et la rivière, souveraine, décidait de qui porterait ou serait porté.

L'Indre n'est pas toujours cette bonne grosse rivière que l'on voit coulant à pleins bords entre des rives nettes ; c'est aussi un cours d'eau capricieux s'effilochant par les bois et par les prés, sans cesse déchiré par des îles, perdant de son eau comme une passoire, par des déversoirs à peine visibles. Comment savoir où

est le bon bras, celui où il y a de l'eau et pas d'arbres en travers ; comment savoir si le premier déversoir est le bon, s'il faut prendre le second ou poursuivre jusqu'au barrage ? Comment juger de l'itinéraire le plus aisé pour l'accostage, le débarquement et la remise à l'eau ? Dans les secteurs les plus encombrés, nous devons effectuer d'incessantes reconnaissances au long des rives, nous frayer un chemin parmi les orties, les ronces, les herbes aquatiques...

Si aventure il y eut, ce fut en raison de l'incertitude totale, à laquelle nous ne sommes guère habitués dans nos vies d'hommes modernes, et dans laquelle nous étions cependant, quant à notre progression et aux difficultés que nous allions rencontrer. Un marcheur à pied, même en terrain difficile, peut apprécier la distance et le temps qui le séparent de son objectif ; un automobiliste sait que les cantonniers veillent à l'entretien de la route ; un marin évalue la direction des vents et la force des vagues... Nous, nous étions livrés aux caprices des eaux, des arbres et des moulins. Nulle administration ne se souciait d'informer ou d'aplanir les difficultés là où il n'était pas prévu que quelqu'un passât jamais... ! Cette évidence s'étant imposée dès le départ, nous en avons philosophiquement pris notre parti. Cela ne contrariait d'ailleurs en rien notre projet, qui consistait simplement à descendre la rivière, envers et contre tout, le temps... ne faisant rien à l'affaire. Nous avons donc navigué à vue, sans cesse à l'affût d'obstacles qui pouvaient surgir à tout moment. Consigne n° 1 : la prudence. Non parce que nous étions père et fils, non parce que ce compagnonnage ne pouvait être que raisonnable, mais parce que nous étions engagés dans l'aventure pour trois semaines. Nous emportons tout l'équipement nécessaire à une vie autonome à l'écart des routes

et des villages, limités seulement par nos réserves d'eau et de nourriture. Il ne pouvait être question de prendre le moindre risque — nous étions parfaitement d'accord là-dessus : un « dessalage » en eau profonde et la perte d'une partie de notre matériel eût été la fin du voyage... et des vacances sur l'eau. De cette lointaine expédition au centre d'une France familière et tranquille, nous avons rapporté ce journal de bord griffonné au hasard des haltes et des étapes, dans le bruit des cascades et le silence des marécages...



Vendredi 24 juillet

Septième jour de navigation. Nous quittons Châtillon vers midi, reposés, mais un peu inquiets. Le temps est très incertain ; il y a de gros nuages menaçants et quelques gouttes de pluie. Nous revoici culs-de-jatte, hommes-troncs glissant au ras de l'eau, la pagaie plongeant en cadence, attentifs à quelque « pointe de V » (qui est la forme que laisse en surface un courant rétréci entre deux obstacles immergés), ou l'œil fixé sur la berge convexe d'une courbe au-delà de laquelle nous allons entrer dans un nouvel inconnu...

Tout de suite le moulin de la Grange et son importante retenue. Classique et sans problème. Portage par la cour et remise à l'eau dans le canal d'évacuation, non sans avoir salué le propriétaire et demandé la permission. Il pleut. La rivière est bonne, pas d'obstacles, un gué un peu rapide, une averse — nous nous abritons sous un peuplier. Au Razeray, le moulin est désaffecté, le barrage crevé. Après avoir reconnu l'endroit, nous décidons de passer dans la brèche. Le courant est fort, suivi de remous que notre brave canoë lourdement chargé affronte allégrement,



Hervé Jacob et son fils Matthieu : « Il arrive si rarement, dans la vie civilisée, d'être pendant quelques jours absolument maître de soi, entre le ciel et l'eau, baigné par la brise, séparé de tout importun, délivré de toute servitude, même de celle du costume, que chacun de nous savourait délicieusement ce bonheur... » (Théophile Gautier).

la descente de l'indre en canoë

vécu

et nous accostons en face sur une vaste plage de sable en arc de cercle.

Plus loin, il y a un arbre tombé qui rend le passage quasiment impossible. Nous faisons halte pour déjeuner. Je pars en reconnaissance. Le pont est à 100 m, le courant assez rapide, semé çà et là de blocs de pierres. C'est faisable. Le portage derrière l'arbre tombé est facilité par un chemin qui mène droit à une petite crique à l'abri du courant. La descente s'effectue sans problèmes jusqu'au-delà du pont.

Nous croisons une île, le courant se calme et la rivière reprend sa flânerie à travers les pâturages. Elle coule à pleins bords avec de gros remous silencieux venant du fond, quelquefois un banc de sable ou de gravier sur la rive convexe, çà et là une souche, un tronc, une branche. Après la piste en forêt en amont de Châtillon, c'est la route nationale. Seul le vent nous gêne, qui nous freine dans les lignes droites et nous prend de travers dans les courbes, où nous avons déjà fort à faire avec les courants qui fouillent la rive concave.

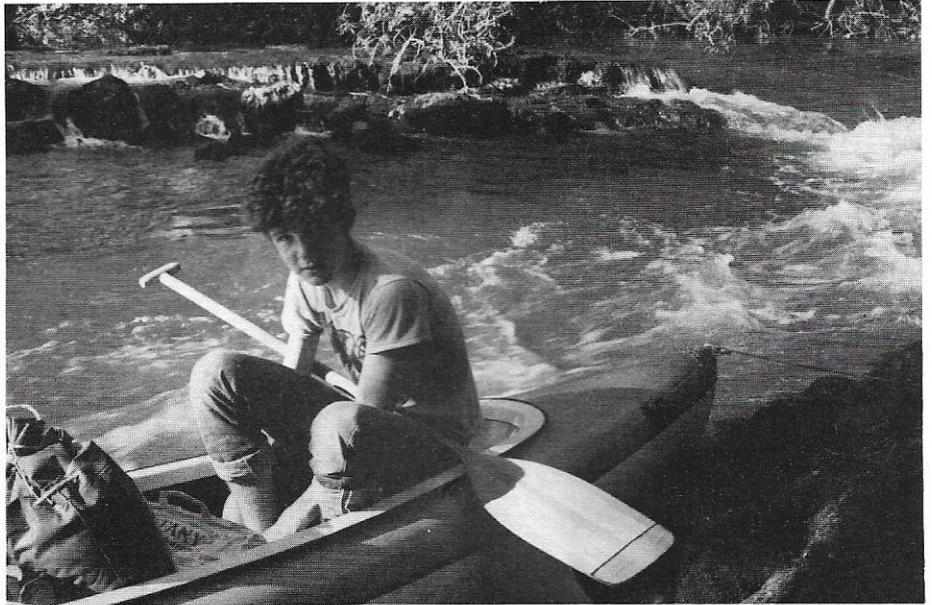
Un gué nous arrête ; l'eau bouillonnante hérissée de cailloux est infranchissable avec notre canoë chargé ; sur la droite, un bras file à vive allure, que franchit une passerelle donnant accès à une petite île oblongue. Nous inspectons les lieux : sous-bois propre comme un jardin, table, bancs de rondins, tonnelle, foyer à la mesure des plus gros gibiers. Robinson n'est pas là ; sans doute à la chasse, à moins que ce ne soit à l'usine ou au bureau... Un déversoir sous un pont en réfection, en amont de Saint-Hippolyte. Portage facile par-dessus la route. Nous vogueons vers une percée de lumière, mais sur notre droite un gros nuage noir semble immobilisé depuis longtemps, lourd d'averses qui ne seront pas pour nous.

Nous sommes en Touraine. Après notre « enfer vert » bas-berrichon, la rivière s'ouvre sur le paysage, les maisons viennent jusqu'au bord de l'eau, on voit les champs de blé sur les molles pentes de la vallée, larges taches jaunes bien ordonnées, fort reposantes pour l'œil dans cet univers où dominaient jusque-là, en un invraisemblable fouillis végétal, toutes les nuances du vert. Calme, douceur, harmonie, la Touraine est bien conforme à ce qu'en disent ses chantres attitrés.

Un coin de pâture nous offre l'hospitalité de ses grands frênes. Il y a du sable, et du bois pour le feu. Nous plantons la tente sous l'œil curieux de quelques bœufs. Notre feu de camp projette ses lueurs jusqu'à la cime des arbres. Autour, dans la nuit, des fermes éloignées, des lumières furtives, des présences mystérieuses qui s'éloignent, se rapprochent... On nous épie, on nous craint peut-être... mais personne ne vient jusqu'à nous.

Samedi 25 juillet

Je me lève tôt, dans le petit matin imbibé de rosée, pour relever ma ligne. Quelque chose a mordu, mais le fil a glissé sur



En cet été 81, Matthieu n'avait pas 15 ans. Nous avions tous deux formé le projet de descendre une rivière, père et fils dans le même bateau. Avec armes et bagages, pour vivre pendant trois semaines ce que nous pensions devoir être une paisible aventure. Une expédition de plus de 300 km en 18 jours, dont 14 de navigation. Compagnon d'équipée, notre canoë faisait route avec nous et la rivière, souveraine, décidait de qui porterait ou serait porté.

l'émerillon. Encore un effet des sortilèges de la nuit, mais, dans la lumière douce qui inonde la vallée, les êtres et les choses ont repris leur aspect rassurant et familier. Méandres serrés dans la prairie de Verneuil. Un gué agité, que l'on passe en embarquant un peu d'eau. Au moulin de Saint-Germain, le courant est fort. Le portage est facile, mais on décide de passer. Ça passe, dans l'écume bouillonnante. Nous faisons halte au pont de Saint-Germain. Un château, une rue qui monte, une église, des maisons, un air doux et calme, à vous désespérer de continuer à lutter avec des eaux folâtres. L'épicière, très gentiment, nous offre son propre pain pour nous dépanner.

Petit rapide sous le pont. Méandres, méandres. Sur la rive droite, le château de Rouvray, tout proche, dont un des platanes du jardin incline vers nous son beau feuillage. Nous déjeunons à Saint-Jean, où les grands déversoirs nous obligent à faire un portage vers la rive gauche. Le temps se couvre, mais le ciel et les eaux nous restent favorables jusqu'à la division de l'Indre en deux bras conduisant à Loches et Beaulieu. Nous prenons le bras de Loches, après avoir franchi un bel ouvrage en pierre de taille. Le cours d'eau n'est pas large et sinue dans les peupleraies. Le lit est encombré d'arbres dont l'un fait obstruction d'une rive à l'autre, ce qui nous oblige à porter. Nous pataugeons, nous frayant un passage dans le fouillis végétal, pour, enfin, émerger au grand jour, à deux pas de la ville. Un dernier arbre en travers, comme une passerelle au ras de l'eau : le canoë passe par-dessous, nous par-dessus ; un dernier déversoir à franchir et nous abordons sur une minuscule plage de sable, face au

terrain de camping. Le gardien a l'assurance que confèrent vingt ans d'ancienneté dans la fonction. Des campeurs à cheval, il en a vu — et même en hélicoptère ! Mais en bateau, jamais ! Et sur sa fiche il inscrit consciencieusement ce moyen de locomotion insolite que les formulaires administratifs n'avaient point prévu en cette bonne ville...

La tente montée, le canoë au sec, nous partons à la découverte de la ville étagée sur sa colline. Arrivés tôt dans l'après-midi, nous avons tout le loisir de prendre un verre à la terrasse du Café des Arts. Après dix jours d'eau tiède servie par notre bonne vache à eau en plastique, le demi de bière fraîche et moussante a de quoi réconcilier avec le monde entier.

Ici, notre route rejoint le traditionnel et très officiel circuit des châteaux abusivement dits de la Loire. Autour de nous, des gens venus de partout, élégants et distingués représentants d'une civilisation automobile un peu oubliée, parmi lesquels nous avons le geste large et la propreté douteuse de baroudeurs revenus de leur brousse. Univers étrange et familier pour les marins en escale que nous sommes.

Nous déambulons par les ruelles étroites, dans le contraste habituel aux vieilles villes de province : noblesse et mercantilisme, tempérés ici, je dois le dire, par la grâce et la bonhomie : nulle raideur dans les architectures d'autrefois, nulle prétention dans les échoppes d'aujourd'hui. Matthieu n'ayant pas mon faible pour les vieilles pierres, je décide de revenir seul à la nuit tombée. Les façades Renaissance de la ville basse, que l'on remarque à peine dans la journée, accaparé que l'on est par l'animation des rues, apparaissent, sous la lumière des projecteurs, dans

la descente de l'indre en canoë

vécu

toute leur splendeur originelle. Dans le même éclairage, la cité médiévale sur son rocher escarpé est un somptueux décor de théâtre à la mesure de Roland, d'Hamlet ou du Cid Campéador : murailles dressées contre la nuit, blocs de lumière pétrifiés, donjon, tours et clochers figés dans l'éternité... Durant cette heure d'émerveillement, j'aurais donné, pour Loches illuminé, tous les Mont-Saint-Michel du monde.

çaient les affichettes aux devantures des boutiques de Loches). Sur notre droite, des barques décorées, désertes; sur notre gauche, une foule qui nous tourne le dos. Nous passons, silencieux, sans être vus, au moment précis où s'envole, dans un claquement d'ailes, un lâcher de pigeons.

Un peu plus loin, à hauteur d'un petit château assez prétentieux, un pont tout neuf, un virage sur la gauche, une espèce

rondins, rocaillies et petits jardins en gradins, le tout sous un épais couvert de jeunes chênes. Nous escaladons le sentier abrupt jusqu'à la route qui surplombe la rivière, nous inspectons la rive opposée. Nous sommes seuls, insoupçonnables dans ce maquis, et ne dérangeons personne. D'une maison de la rive gauche, nous parvient l'écho affaibli d'une fête du dimanche soir, et de motos qui pétaradent. Cela est rassurant : autour de nous, la vie continue, les jours succèdent aux jours, et les dimanches aux dimanches...



On ne passe plus : l'Indre devient parfois un invraisemblable fouillis végétal.

Dimanche 26 juillet

Vers midi, nous faisons nos adieux à Loches, qui ne nous laisse pas partir de si tôt : le premier portage est au déversoir à 300 m, le second, 500 m plus loin, où nous arrête une petite chute sous un pont. Pour le petit vieux qui habite la minuscule cabane de planches au bord de l'eau, nous sommes une aubaine : il s'empresse de nous être utile, nous invite à passer par son jardin, nous conte ses malheurs — il est, chaque hiver, la première victime des crues qui envahissent sa demeure jusqu'à mi-hauteur —, s'obstine à nous indiquer le chemin pour rentrer à Paris par voie d'eau, s'embrouille dans la Loire et ses affluents... Pour prix du passage, je lui laisse le reste de mon paquet de cigarettes, qu'il accepte volontiers. Nous avons quelque peine à quitter cette pittoresque figure lochoise, mais il le faut...

Le courant nous emporte; vastes méandres, pêcheurs attentifs à leur poste dominical... Corbery, grand déversoir, portage. L'île Auger, déversoir, propriété-privée-défense-d'entrer; les chiens nous repèrent vite, on nous accorde toutefois le passage. Après, la rivière prend des allures libres qui dénotent que le prochain barrage n'est pas pour tout de suite. Musique dans les lointains, droit devant nous. C'est la fête à Chambourg (Fête de l'Eau annon-

de gué, un virage sur la droite avec fort courant et, au beau milieu, deux piquets de fer, que nous voyons trop tard. Au poste arrière, Matthieu s'affole, conteste mes ordres contradictoires. Le choc n'est pas trop brutal, le courant n'étant, tout compte fait, pas très méchant. Cet endroit charmant s'appelle l'île Thimé, où, d'après la carte, je m'attendais à trouver, au lieu de piquets, un déversoir et un moulin...

L'Indre coule à nouveau à pleins bords, plutôt marécageuse, calme et droite. Rives envahies de végétation, quelques plages vaseuses, des postes de pêche partout. Dans l'ensemble, le parcours est monotone et pas particulièrement beau. Ciel gris, petit vent. Finalement, nous accostons, pour déjeuner, au bord d'une prairie sans charme, où sont deux vaches et leurs veaux. Plus loin, le paysage s'humanise, il y a des tentes, des pêcheurs, des voitures. Au déversoir d'Azay, il faut porter et remettre à l'eau sur très haute berge, mais nous avons l'habitude de manier notre embarcation à la verticale. Autre portage à Reignac, où le propriétaire du moulin nous indique aimablement le meilleur passage.

Le jour déclinant, les rochers de Courçay nous procurent un abri pour la nuit. Nous y trouvons, en amont du village, un endroit agréablement aménagé, apparemment abandonné depuis des mois : tables et bancs de bois, escaliers de terre et de

Lundi 27 juillet

L'Indre lente et droite, baignée dans une brume lumineuse. La falaise toute proche domine la rive droite. Quelques maisons accrochées entre la roche et l'eau, belles demeures discrètement cachées, des cabanons aux couleurs vives, de petits torrents gazouillants dévalant les jardins. Courçay est un charmant village au bord de l'eau, avec un antique clocher de pierre grisâtre dans le soleil, comme taillé sur place tout d'un bloc. Un portage facile nous retient quelques instants, et nous en profitons pour refaire nos provisions.

De Courçay à Cormery, l'Indre est une belle avenue d'eau bordée d'arbres. Jeux de l'eau et de la lumière, dans un écrin de verdure. Passé le déversoir de Cormery, une eau un peu plus vive, le pont, les ruines de l'abbaye entraperçues sur la rive gauche. Moulins, usines, portages faciles. Une promenade...

Au moulin de Veigné, c'est le huitième portage de la journée. Calmes, calmes lieux de villégiature. Aux abords de Montbazou, une propriété somptueuse s'annexe toutes les rives : pelouses, passerelles, jardins. Le courant s'accélère insidieusement, le déversoir est un peu plus loin, au moulin. Dernier portage sous un vénérable guignier dont nous grapillons quelques fruits, en dépit de regards curieux sur l'autre rive. Un petit courant allègre nous conduit jusqu'au pont au-delà duquel se trouve le camping; nous nous installons pour la nuit et une journée de repos, après quatre jours de navigation.

Mercredi 29 juillet

La journée s'annonce magnifique. Nous partons tôt, avec l'intention de rejoindre Azay-le-Rideau. L'Indre est belle, fraîche, avec de beaux ombrages. On croirait se promener en barque sur les canaux d'un immense parc de château. Ce sont les moments privilégiés que nous accorde la rivière. Les eaux s'alanguissent, prennent leur train le plus lent, le plus digne, comme il sied à qui pénètre dans un lieu solennel : ici, vaste cathédrale de verdure, dont la voûte étale son reflet mouvant devant nous. S'avancer dans le sanctuaire, attendre l'instant où éclatera la voix des orgues... Non. Les jeux de la lumière, l'immobilité de l'air, le silence, et l'envol bleu d'un martin-pêcheur...

Mais dans la première courbe, le courant

la descente de l'indre en canoë

vécu

s'accélère, l'Indre se perd en bras parmi les arbres. Traîtrises. Un petit rapide. On s'en approche, on s'en écarte, on le passe enfin. La rivière à nouveau large et calme, assagie. Dans la courbe du deuxième méandre, le château d'Artigny, très haut perché sur sa colline — frontons, frises, cartouches et enlacements de chaires dodues, le tout de pierre blanche, entr'aperçu au travers de frondaisons; belle demeure qui ne nous donne à voir, à notre portée, que son moulin sur l'eau, beau et simple. Le lieu est charmant, désert, mais âprement défendu par un chien.

Un peu plus loin, une belle villa enjambe l'eau. Intrigués, nous interpellons un vieux jardinier, qui ne nous entend pas. Nous nous engageons sous la voûte, au moment précis où se déverse dans la rivière le contenu d'une baignoire, qui heureusement ne nous atteint pas. Pouvions-nous prévoir?

En face, au fond d'une vaste prairie d'eau, l'Indre est barrée. Un formidable barrage métallique. Propriété privée, défense d'aborder. Partout, des clôtures grillagées, des barbelés. Une vraie forteresse! Terrain militaire?

Désarmés, nous rebroussons chemin, repassons sous la maison, méfiants cette fois (ferait-elle partie du système de défense?). Vers la rive droite, nous trouvons un bras envahi de roseaux: nous nous y engageons, et nous retrouvons à nouveau face au barrage. Bref, le labyrinthe. Silence et solitude, personne pour s'inquiéter de notre présence, personne pour nous indiquer une issue. Un petit canal bétonné, peu profond, tapissé d'algues vertes, longe la clôture, la contourne, mais au bout c'est toujours la clôture, au-delà de laquelle l'eau disparaît sous terre, par d'étroites buses. Ailleurs, un enfant qui pêche nous dit que la « Grande Indre » est derrière, mais qu'il n'y est jamais allé, sans nous en donner la raison, comme s'il s'agissait d'un lieu maudit... Décidément!

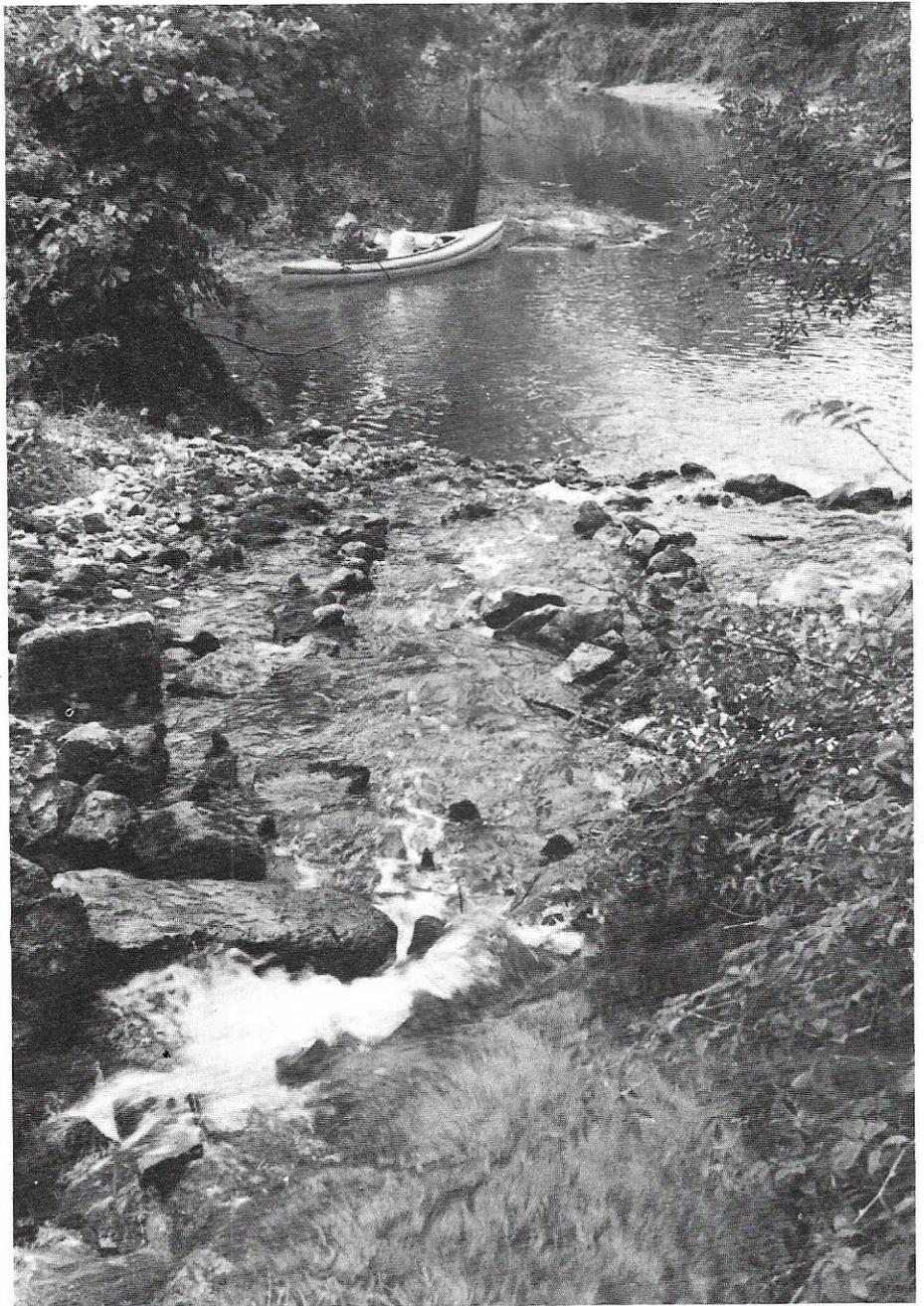
Aux premières maisons à 500 m, on nous apprend que nous sommes devant le Centre d'études nucléaires du Ripault, et qu'il faut s'adresser au poste de garde. Un gardien surgit, méfiant, revolver au côté. J'explique. « Quel organisme? » Je réponds quelque chose comme « Touriste! », mais je comprends vite que l'on n'admet ici que les raisons sociales sérieuses et que l'on n'accepte pas les Dupont-Durant... « Il fallait demander une autorisation de passage à la gendarmerie de Montbazou. Vous avez mal programmé votre voyage... etc. » Merci Monsieur, on se débrouillera. Trois kilomètres de portage par la route, avec nos 60 kilos d'équipement. Cela nous coûtera en tout cinq heures de temps, un pain entier, une tablette de chocolat, deux bonnes gourdes d'eau tiède, de la mauvaise humeur et beaucoup de fatigue. Le soleil nous accable. Échoués sur le bord d'une route départementale, nous sommes comme poissons hors de l'eau...

Nous retrouvons enfin notre élément au

pied du pont de la Horaie. L'Indre nous porte à nouveau et ses ombrages n'ont rien perdu de leur fraîcheur. Le déversoir de Beaumer, qui est en eau, est vite franchi par halage, mais à vide, par précaution. A Monts, il y a plusieurs déversoirs et des eaux vives. Matthieu fait une reconnaissance acrobatique le long des rives, jusqu'au pont dont le passage, vu de loin, paraît peu commode. Ça passe, vite mais bien, en embarquant un peu d'eau dans les vagues.

Sur la gauche, le château du Breuil et, un peu plus loin, ses deux vieux moulins

abandonnés, envahis de lierre, émouvants de noblesse et de simplicité. Depuis deux siècles, rien ici n'a changé, comme figé pour l'éternité. Mais n'approchons-nous pas des domaines de la Princesse au bois dormant...? Artannes, enfin, nous accueille. Une vaste prairie au bord de l'eau tient lieu de terrain de camping et de pique-nique, gracieusement mise à la disposition des campeurs et des promeneurs par la municipalité. Merci, Monsieur le Maire, pour cette douce soirée autour d'un petit feu, cette heureuse nuit tiède après les ardeurs et les fatigues de la journée...



L'Indre nous avait caché son jeu. Elle qui se donnait, par endroits, des airs de grande dame, parée de frondaisons et de châteaux de pierre blanche, je m'aperçois que, délaissée par les hommes, livrée à elle-même, elle n'est qu'une petite jeune fille capricieuse et un peu folle, vive et colorée.

la descente de l'indre en canoë

vécu

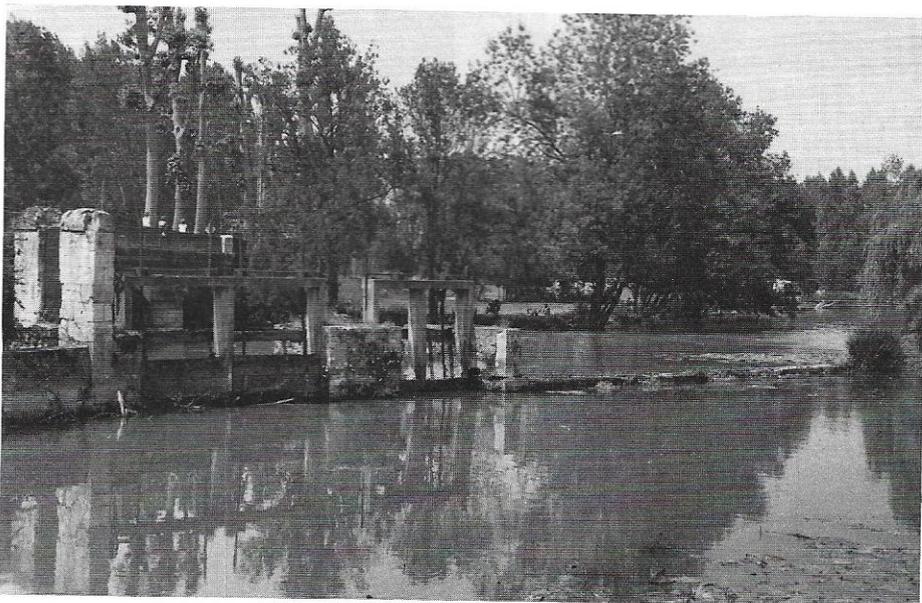


Le moulin du Breuil, envahi de lierre, émouvant de noblesse et de simplicité. Depuis deux siècles, rien ici n'a changé, comme figé pour l'éternité.

Jeudi 30 juillet

A Artannes, Balzac est partout. Rue de la Vallée du Lys, restaurant du Lys,... et, sur le grand plan touristique édifié à l'intention du passant, je lis ce passage calligraphié (belle patience du peintre en lettres) : « Là se découvre une vallée qui commence à Montbazou, finit à la Loire et semble bondir sous les châteaux posés sur ces doubles collines ; magnifique coupe d'émeraude au fond de laquelle l'Indre se coule par des mouvements de serpent... » Comment ne pas être reconnaissant à Balzac — qui, il y a un siècle et demi, chevauchait au grand air par les collines — de nous donner un point de vue historiquement et géographiquement complémentaire du nôtre... Et voici Pont-de-Ruan : « Figurez-vous trois moulins posés parmi des îles gracieusement découpées, couronnées de quelques bouquets d'arbres au milieu d'une prairie d'eau... Ça et là, s'élèvent des bancs de graviers sur lesquels l'eau se brise en y formant des franges où reluit le soleil... Un pont tremblant composé de poutrelles pourries dont les piles sont couvertes de fleurs, dont les garde-fous plantés d'herbes vivaces et de mousses veloutées se penchent sur la rivière et ne tombent point... » C'est encore Balzac qui parle, mais le vieux pont de bois a disparu, les îles et les bancs de sable aussi... A la place, un très grand déversoir bien solide, du haut duquel nous avons quelque mal à rembarquer dans notre esquif. Pont-de-Ruan n'est plus ce qu'il était ; à preuve qu'on n'y trouve plus, comme sous Louis-Philippe, « du fumier fleuri devant toutes les portes, des poules et des coqs par les chemins... ». L'Indre, toutefois, redevient rurale, bordée de prairies et de peupleraies. Mêmes les cabanons et les pontons de pêche ont quelque chose de rustique. On s'éloigne de Tours et de sa ceinture de résidences secondaires.

Sur la rive droite, à quelque distance, le château de Vonne. A la hauteur de Saché — le bourg est un peu plus loin sur la rive gauche — moulin, déversoir à sec, vanne, rapide et petit pont. L'eau paraissant agitée sous le pont, nous partons en reconnaissance par la rive droite. Nous convenons d'un itinéraire au demi-mètre près et repartons, mais le passage n'est pas au goût de Matthieu, qui a un certain sens de l'esthétique de la navigation. Ce n'était pas si simple : passage étroit, courant rapide, troncs immergés, peu de fond, cailloux... Eaux vives à la jonction avec le canal d'évacuation du moulin, puis, à nouveau, l'Indre profonde et calme. Il fait beau et frais sous les arbres. L'étape étant courte, nous flânon.



L'Indre, « claire comme un regard de jeune fille », à Artannes.

Le moulin suivant nous réserve un très fort courant de travers dévalant des vannes et barrant l'accès aux trois arches d'une passerelle. Nous tentons un passage en force par l'arche du milieu. Le courant nous rabat vers la gauche. Malgré nos efforts, nous dérivons, ratons l'arche de gauche..., et percutons le mur de pierre. Plus de peur que de mal, mais Matthieu, déséquilibré à l'arrière, a bien cru chavirer. Courageusement, sans accoster, nous effectuons un mouvement tournant, атаquons le courant de front, non sans mal, et, sur un appel de la pagaie, franchissons la passe, happés par les eaux qui s'engouffrent vers l'aval. Ouf ! Après tant de dangers surmontés, il eût été bien bête de faire naufrage dans cette marmite bouillonnante posée comme un piège sur ce tranquille parcours. Nous nous le tenons pour dit ! Gare aux sorties de vannes, un peu brutales par ici.

Encore un moulin, vanne ouverte. Prudents, nous accostons. De loin, le propriétaire à jambe de bois nous dit qu'il y a quatre mètres de fond et que ça passe tout seul. La brèche est étroite, le courant violent et nous n'avons pas même le temps de faire un salut de la main en passant. Bonjour Monsieur, si vous nous lisez...

Une fois franchi le déversoir du gracieux moulin de Perré, nous sommes en vue d'Azay où nous parvenons tôt dans l'après-midi, non sans avoir violé les eaux territoriales de la société de pêche locale, interdites au « canotage sportif » — mais sommes-nous concernés, nous qui ne faisons que passer, silencieux comme des Indiens sur le sentier de la guerre... ? Azay-le-Rideau, clou de notre équipée, somptueuse pâtisserie, chef-d'œuvre de quelque Meilleur ouvrier de France. Nous n'en voyons que le dos, du côté où nous place la rivière, comme des invités de second rang. Mais les visiteurs, sur la passerelle qui y conduit, semblent tout

la descente de l'indre en canoë

vécu

aussi intéressés par notre insolite équipage que par l'art de la Renaissance. Ce sont les premiers spectateurs qui nous regardent comme si nous étions du pays — touristes venus de loin, ayant l'ambition d'assister au passage d'une pirogue indigène...

Sans nous éloigner du bord de l'eau, nous nous mêlons à leurs congénères, sur le terrain de camping tout proche : conversations de voisinage, douche brûlante, emplettes, dîner mijoté — tous les agréments de vacances civilisées. A la nuit tombée, musiques de cour et pleins feux sur le château, mais le spectacle est payant et nous préférons le voir sans bourse délier... La rivière est à nous et elle nous doit bien cela ! Resquilleurs silencieux, nous embarquons et nous laissons aller au fil de l'eau. Tandis que des haut-parleurs évoquent des histoires de princes et de bergères, une bête chasse bruyamment près de nous. Dans la pénombre, nous nous efforçons de nous en approcher pour l'identifier. On ne nous laisse pas le temps : avec une brutale soudaineté, tous les feux du spectacle, qui se jouait ailleurs et que nous avions un peu oublié, se concentrent sur nous. Phosphorescence des arbres et de l'eau. Notre ombre immense, comme une rature dans le tableau. A des rires qui fusent des jardins du château, nous comprenons que l'assistance vient de découvrir notre présence anachronique... Penauds, nous tendons le dos, comme si nous nous trouvions pris sous des projecteurs de miradors dans quelque no man's land interdit. Nous arrivons à gagner l'abri d'un grand frêne sans qu'il ne se passe rien. Du coup, la bête a disparu, notre curiosité aussi. Dans notre sillage retentissent les échos d'une brillante réunion de rois et de princes à laquelle nous n'étions pas conviés, et que nous quittons sans regret.

Vendredi 31 juillet

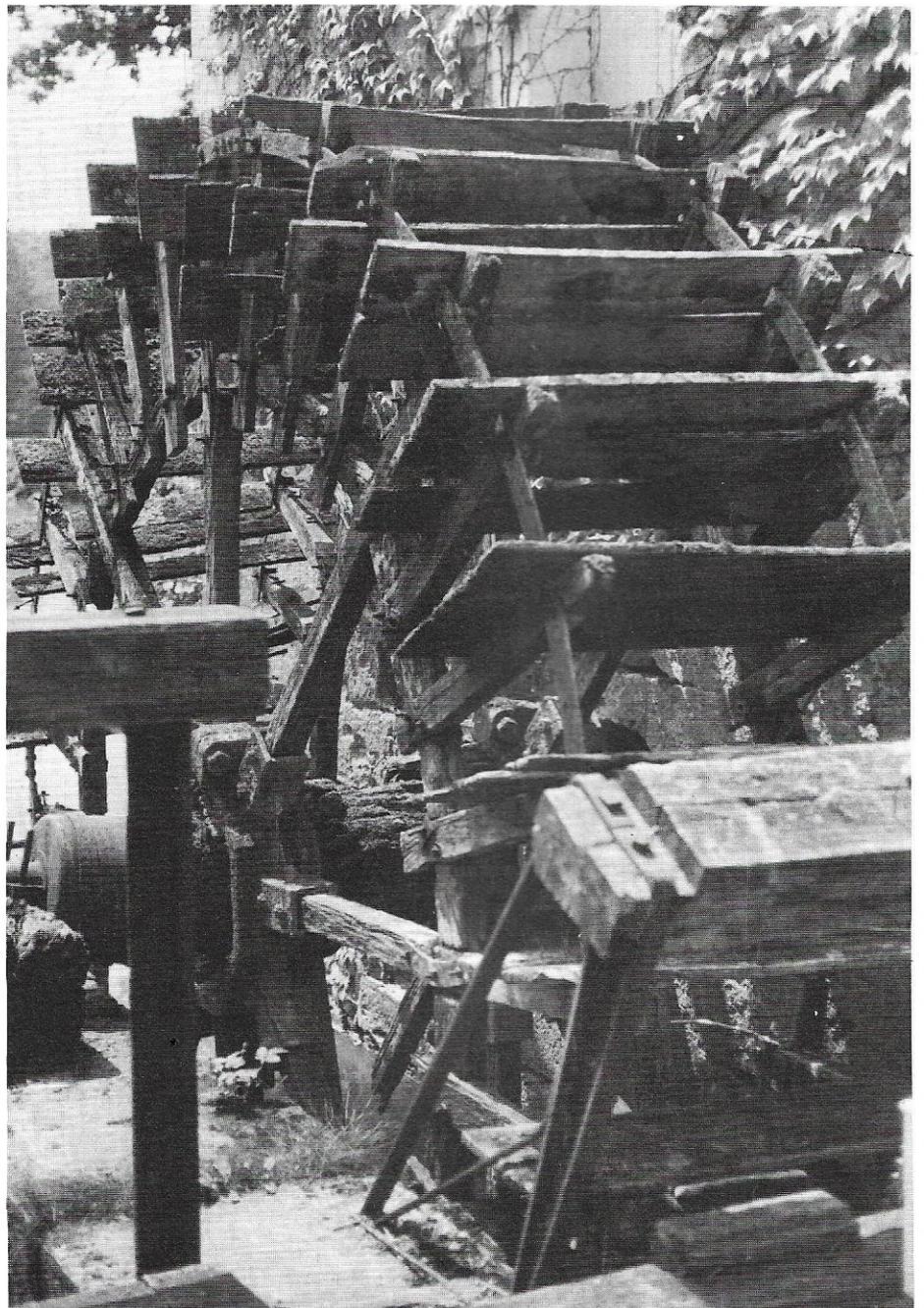
Le temps est chaud et orageux. Quelques gouttes de pluie sans conséquence. Premier portage à proximité de notre campement, juste après le château et le pont routier. Comme d'habitude, lorsque nous traversons une ville, des gens s'arrêtent, comme s'il se préparait un spectacle ; ils nous voient nous diriger droit sur des pelles où l'eau glisse en cascade, et sont sans doute déçus de nous voir accoster en douceur à deux mètres de la chute, mais ils assistent jusqu'au bout à notre débarquement, au portage et à la remise à l'eau dans le courant.

Notre course reprend, rythmée par les moulins. Voici que nous domine le château de l'Islette, apparemment à l'écart de tout. Aucun signe de vie alentour. Rodin y habita et y aurait exécuté plusieurs maquettes de son Balzac (encore lui !). Tours massives masquant le corps de logis ; solide passerelle de bois sur la rivière. Nous admirons d'un banc de galets, les pieds dans l'eau. L'Indre, bien pleine et couverte de grands arbres, retrouve une certaine sauvagerie ; il n'y a plus de cabanons, peu de pontons de

pêche, et de petites plages de sable réapparaissent, comme sur le cours berrichon. A l'usine désaffectée de Marnay, nous préférons faire un portage — le cinquième de la journée — plutôt que de risquer le passage par une petite cascade assez dangereuse. Quelqu'un vient d'ailleurs nous dire qu'il ne faut pas passer par là, que deux bateaux y ont déjà coulé — il y a effectivement une épave en travers du courant — et que, plus loin, il y a des trous de bombes (!) dans le lit de la rivière, avec des remous... Pas le temps de voir les trous ni les remous, car

derrière le premier coude, c'est un enchevêtrement d'arbres tombés, la jungle à nouveau. Heureusement, il y a une brèche juste assez large pour passer...

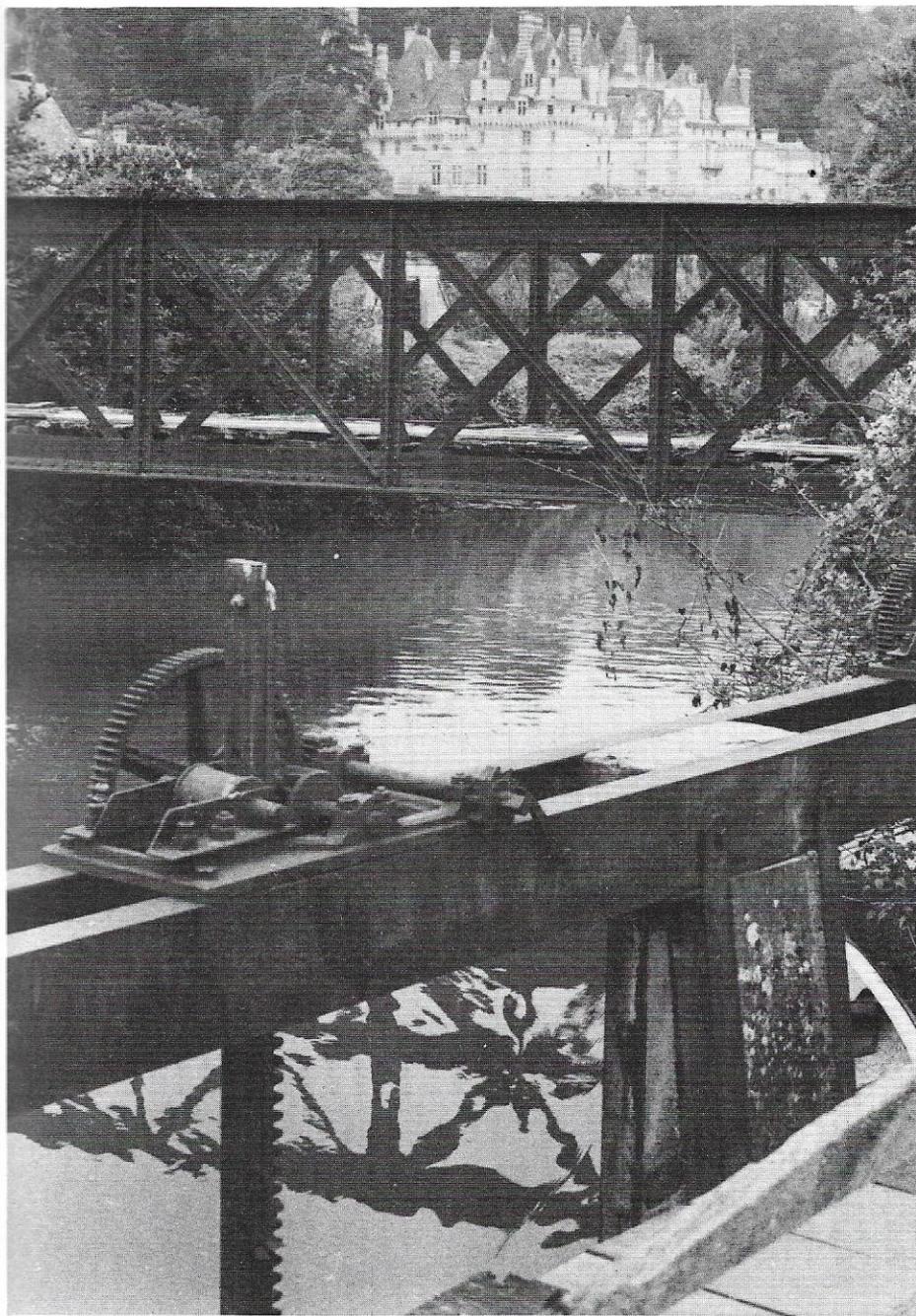
Brusquement, notre bonne grosse Indre change de physionomie : ce sont de petits courants fluets sur des bancs de galets (nous échouons après le pont), des fonds sableux peu profonds, avec de gros paquets d'algues vertes. On croirait retrouver certains secteurs de Buzançais à Châtillon. La rivière est libre entre des berges dégagées. Où donc sont-elles passées, toutes les eaux de l'amont ?



Une course rythmée par les moulins... Si aventure il y eut, ce fut en raison de l'incertitude totale, à laquelle nous ne sommes guère habitués dans nos vies d'hommes modernes, et dans laquelle nous étions cependant, quant à notre progression et aux difficultés que nous allions rencontrer.

la descente de l'indre en canoë

vécu



et leur poli, comme si la baguette de la fée les avait touchés eux aussi. Rigny-Ussé, fait de quelques maisons rangées au long d'une unique rue, et d'un château démesuré, est un monde oublié où le temps semble s'être figé aussi sûrement que dans le palais de la princesse endormie. Même l'orage mauve qui tourne sans parvenir à franchir la Loire est comme enchaîné dans le ciel, et les rares touristes venus jusqu'ici ont l'air de complices se prêtant à quelque figuration...

La tente plantée, nous rendons visite au fleuve, parallèle à l'Indre, à un kilomètre vers le nord. Polder couvert de champs d'asperges et de primeurs, protégé par d'imposantes levées. Derrière nous, contre le vert sombre du coteau boisé, la masse immense du château, comme un mirage dans les lointains.

La Loire ! Notre « thalassa »... Nous nous sommes assis sur le sable et nous l'avons regardée en silence, un peu émus, comme devant une récompense.

Samedi 1^{er} août

Dans la nuit, les eaux ont monté. Elles dévalent à présent sur toute la largeur du déversoir, ce qui nous oblige à faire un long portage par la rive gauche, très haute, au lieu de prendre au plus court au travers de l'amoncellement de roches qui forme la retenue. Depuis Châteauroux, c'est le soixante-neuvième et dernier obstacle sur notre chemin. Nous réembarquons cinq ou six mètres en contrebas, dans le fracas assourdissant de la cascade. Ici, les eaux retrouvent leur liberté, définitivement, jusqu'à la mer. Ni larges ni profondes, elles folâtraient en terrain dégagé, parfois accompagnées de grands peupliers. Petits méandres, grandes plages de sable, longues algues ondoyantes. Souvent, nous manquons de fond dans les petits courants. Les rives sont désertes ; pas de villages, quelques rares pêcheurs. Des vaches placides ruminent, le ventre et le pis au frais dans l'eau. Moulins et barrages sont derrière nous. Sans eux, la rivière ne serait-elle que ce modeste ruisseau serpentant au travers des bancs de sable et de galets, au gré de sa fantaisie, pressé de voir le fleuve et l'océan ? Depuis Châteauroux, j'avais pensé que plus nous progresserions vers l'aval, plus notre rivière grossirait pour prendre des allures de petit fleuve. Ici, dans les varennes désertes proches de la Loire, je me rends à l'évidence : l'Indre nous avait caché son jeu. Elle qui se donnait, par endroits, des airs de grande dame, parée de frondaisons et de châteaux de pierre blanche, je m'aperçois que, délaissée par les hommes, livrée à elle-même, elle n'est qu'une petite jeune fille capricieuse et un peu folle, vive et colorée, qui nous invite à une délicieuse promenade sur les sables et dans les herbes.

En vue du pont de Huismes, des pêcheurs nous hêlent de la rive pour nous mettre en garde contre les pierres où l'eau bouillonne, nous conseillant de passer tout contre la pile centrale. L'Indre

La vanne d'Ussé. Ussé, comme un mirage. A ses approches, la rivière retrouve sa largeur, sa profondeur et ses grands arbres. Pour nous conduire au plus majestueux de ses châteaux, l'Indre reprend pour un temps des allures de voie royale.

Aux approches de Rigny-Ussé, la rivière retrouve sa largeur et sa profondeur et ses grands arbres. Pour nous conduire au plus majestueux de ses châteaux, l'Indre reprend pour un temps des allures de voie royale. Le grand déversoir, qui est à sec, et la grande vanne bouillonnante sont sur notre droite. Nous accostons sur la rive gauche et y trouvons, sur les indications d'un pêcheur, un vaste terrain vague faisant office de camping, où il n'y a pas âme qui vive. Il est quatre heures. L'orage menace.

Ussé, château de rêve... On dit que

Perrault s'en inspira pour sa Belle au bois dormant. En repensant à cette histoire de toutes les enfances, je ne me souviens que d'un bois fort épais, d'un donjon, de tours et d'une grande cour pavée de marbre. Maigres détails, qui laissent place à l'imagination. C'est sans doute qu'Ussé est l'archétype des châteaux de contes de fées, n'en déplaise à Perrault, tels que chacun peut les rêver...

Le village ajoute à l'étrangeté du lieu, tout de tuffeau, avec des allures de décor d'un autre âge : maisons, portails, granges, pigeonniers ont conservé leur blancheur

la descente de l'indre en canoë

vécu

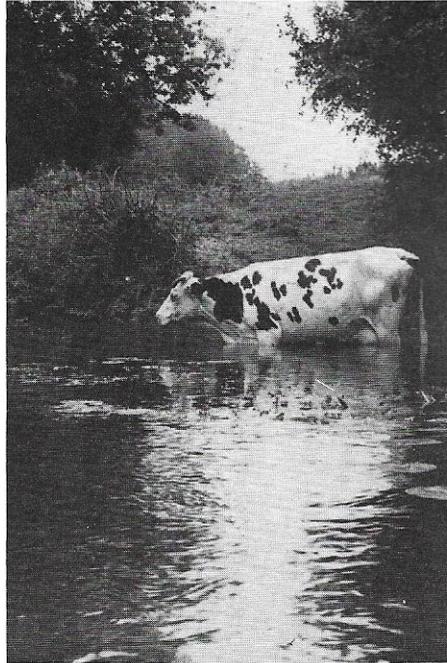
nous réserve là, en guise d'adieu, un dernier petit pincement au cœur. Matthieu, qui se réjouissait de s'offrir un dernier rapide, mais avait mal évalué la force du courant, se retrouve de l'autre côté, un peu abasourdi par la vitesse et les cahots. Il avait insisté, préférant les eaux vives à un halage tranquille le long de la rive ; je n'avais pas voulu le priver de ce plaisir...

A nouveau, la rivière libre et sauvage. Le hameau de Néman sur la rive gauche. Des fermes, des oies, des moutons, des vaches sous les saules composent une succession de tableaux d'un bucolique insolite, qui évoque d'archaïques civilisations pastorales. Un bras venant de la droite, l'eau change brusquement de couleur : de vert pâle, elle devient brunâtre. Devant nous, cette grande grève de sable couronnée d'une végétation hirsute est une île de la Loire. Ainsi, nous sommes au confluent, que nous n'identifions que grâce à nos cartes. Un confluent qui ne paye pas de mine, où il n'y a personne pour assister à notre secrète victoire. Seules, quelques vaches confortablement étendues sous un bouquet d'arbres saluent d'un œil norne notre passage.

Adieu, Indre ! Pendant deux semaines, nous avons été, non des visiteurs pressés, pour qui une rivière n'est qu'un cours d'eau parmi d'autres, mais des compagnons de tous les instants, qui l'avions choisie ; qui partageons ses tendresses et ses colères. Quand elle nous en laissait le temps, nous lui parlions, à notre rivière, nous la félicitions pour sa sagesse et sa beauté, nous célébrions ses grands arbres et ses perspectives, nous la réprimandions pour sa légèreté, pour son désordre, pour sa folie, parfois... Cela pouvait aller jusqu'aux gros mots, jusqu'aux injures... Mais nous lui laissions aussi tout le loisir de s'exprimer. Que d'heures passées sur l'eau à écouter son chant et ses silences ! Près d'elle, nous nous restaurions et, à la nuit tombée, nous nous endormions dans le bruit de ses cascades...

Après un frugal déjeuner sur notre île déserte, nous voguons vers un monde nouveau. « Mais, c'est la mer ! », s'écrie Matthieu. Impressionné par l'immensité

des eaux, largement ouvertes sur le ciel et agitées de petites vagues marines, il s'empresse d'enfiler sa brassière de sécurité qui, jusque-là, ne lui avait servi que d'oreiller sous la tente et de couverture lors des nuits fraîches.



Dans les varennas, des vaches placides ruminent, le ventre et le pis au frais dans l'eau.

Plus que le vent et les vagues m'inquiète cette mystérieuse tour de béton en plein milieu du fleuve et là-bas, sur la rive gauche, la centrale atomique d'Avoine. Prudemment, nous coupons par le travers, cap sur un pêcheur posté sur un amas de blocs de roche, au plus fort du courant. Il nous rassure : on peut passer en longeant la rive gauche ; on évite ainsi le gros des cailloux qui tapissent le lit sous le pont du Port-Boulet. Parfait ! Le pont est plus dangereux que la centrale ; j'aime autant ça.

Nous croisons sans dommage les gigantesques installations qui déversent vers nous leurs centaines de mètres cubes

d'eaux chaudes ; l'endroit est sans doute très poissonneux, car, au bord de ces eaux tropicales, il y a des pêcheurs partout — peut-être des amateurs de poissons exotiques... ? Sous le pont, les remous sur les cailloux nous chahutent un peu, mais notre pêcheur avait dit vrai : c'est navigable.

Et voici que la Loire nous emporte en un galop soutenu. Perdus au milieu de cette plaine liquide, nous voyons défilé une rive plate et lointaine, parfois masquée par une île à notre portée. La luminosité légendaire de la Loire nous environne de toutes parts, nous fait cligner des yeux, et le soleil déclinant met des myriades de paillettes à la surface des eaux. Brusquement sortis du long boyau végétal de l'Indre, nous sommes aveuglés, dépaysés. Jusque-là, notre canoë m'avait paru tout à fait incongru dans notre environnement : objet lisse et froid, là où tout était foisonnement et fantaisie ; bleu et blanc, où se mêlaient à l'infini toutes les nuances du vert. Ici, sa coque colorée s'harmonise avec le bleu du ciel et le gris des sables ; sa ligne élancée semble faite pour animer l'étendue déserte des eaux.

A Chouzé, qui nous retient un instant, le temps de faire quelques emplettes, tout est à l'enseigne de la mer, à commencer par la place de la Marine qui s'ouvre sur le fleuve, la cale faite à la dimension des navires de haute mer ; même les pêcheurs du dimanche, qui traquent le « gros », ont un air professionnel que nous ne connaissons pas à ceux de l'Indre.

Face à Candès, nous accostons sur la grande grève pour assister à cet événement : la Loire se faisant encore plus ouverte sur le ciel, encore plus baignée de lumière, pour recevoir les eaux de la Vienne. Notre aventure aurait pu se terminer là, sur cette plage aride parsemée d'épaves charriées par les crues, posée sur notre route comme un aboutissement, comme si nous venions de déboucher sur l'Océan...

Le soir, nous étions à Saumur. Le soleil couchant embrasait le fleuve. Nous étions fatigués, mais heureux...

Hervé Jacob, 1983.



LA BOUQUINERIE

LIBRAIRIE - GALERIE

- LIVRES ANCIENS ET MODERNES (catalogue) ● LIVRES RÉGIONAUX
- GRAVURES ANCIENNES ● REPRODUCTIONS D'ART
- ENCADREMENTS ● CHEVALETS (travail artisanal)

Ouvert du mardi au samedi sans interruption de 10 h à 19 h. Lundi après-midi de 14 h à 19 h.
Quartier piétons - BORDEAUX à 100 m de la Gare - Carte bleue Eurocard

la descente de l'indre en canoë

vécu

Si l'aventure vous tente...

Disons tout de suite que l'Indre — comme la plupart des rivières n'est navigable qu'avec une embarcation portable (canoë, canoë-kayak, kayak). Pour la randonnée, le canoë en fibre de verre et polyester est le plus adapté, car il a le meilleur rapport poids-volume ; pesant moins de 30 kilos, il se porte aisément à deux et permet d'embarquer un équipage de deux personnes, tout l'équipement de camping souhaitable, ainsi que des vivres pour plusieurs jours (seul équipement spécifique : des sacs de marine étanches).

Pour descendre une rivière, il faut :

— aimer la vie dans la nature : au bord de l'eau, elle est bien plus présente qu'on ne le pense — pas toujours très hospitalière, mais tellement riche et belle... ;

— posséder ou emprunter un canoë, car il ne s'en trouve guère à louer ;

— disposer d'une voiture pour le transport au point de départ et de retour (il suffit de deux barres amovibles en guise de galerie et de quelques sandows) ;

— savoir nager : c'est indispensable (sur l'Indre, un nageur même médiocre peut se passer de brassière de sécurité) ;

— savoir manœuvrer son embarcation, quelles que soient les circonstances ; c'est, dans une large mesure, la responsabilité de l'équipier arrière, qui joue le rôle de gouvernail, l'équipier avant faisant office de « moteur » (mais ce dernier peut également agir sur la direction).

La manœuvre d'un canoë n'a rien à voir avec celle d'une barque équipée d'avirons. La pagaie, sorte de pelle en bois, se plonge verticalement dans l'eau, à droite ou à gauche, loin devant soi, et se ramène en arrière, par une rotation du tronc, parallèlement à l'axe de la coque. Ce mouvement de base, qui assure la propulsion, a pour effet de faire dévier légèrement l'embarcation de sa trajectoire : on le corrige en fin de course pour maintenir la proue sur le cap ; il existe plusieurs méthodes, mais c'est là le réflexe le plus difficile à acquérir.

La maniabilité du canoë — comme de toutes les embarcations de ce type — vient du fait qu'il est très effilé et déplace peu d'eau ; très sensible à la pagaie, il pivote aisément sur lui-même, ce qui le rend particulièrement apte aux « slaloms » au travers des obstacles en eau vive, ce qui fait aussi que l'apprentissage est parfois un véritable casse-tête pour le débutant. Les changements brusques de direction s'obtiennent, aussi bien à l'avant qu'à l'arrière, par « appels » et « écarts », techniques inconnues du canotage à l'aviron : l'appel se fait sur un mouvement de la pagaie que l'on plonge — toujours verticalement — aussi loin que possible de la coque et que l'on ramène vers soi (ou, si l'on veut, on prend appui sur l'eau et l'on attire le canoë vers ce point d'appui) ; l'écart est le mouvement inverse, pagaie plongée tout contre la coque et repoussée vers l'extérieur (le canoë se déplace latéralement dans le sens opposé). Par exem-

ple, pour venir au secours du « gouvernail » qui doit effectuer un brusque virage à droite, l'équipier avant peut faire, soit un appel à droite, soit un écart à gauche.

Le canoë de randonnée, ventru et à fond plat, est d'une bonne stabilité ; sauf cas de fausse manœuvre grave ou d'imprudence, on ne risque pas de chavirer. Il faut toutefois prendre certaines précautions : bien répartir la cargaison vers le centre et l'arrière, entre les deux équipiers, les objets les plus lourds sur le fond ; de la même façon, dès que l'on aborde des eaux vives, il faut quitter la position assise au niveau du plat-bord pour caler les genoux sur le fond, en les écartant au maximum contre les bords, pour abaisser le centre de gravité et faire corps avec l'embarcation : tout autant que du courant et des remous, le danger vient de l'effort musculaire fourni, qui risque, s'il est mal calculé, de déséquilibrer le pagayeur et son embarcation.

Un équipage débutant peut arriver à se débrouiller en eaux calmes et courants moyens en une journée ou deux, surtout s'il se réfère aux instructions d'un bon manuel. Un équipier débutant, à l'arrière comme à l'avant, peut être sommairement « formé » en une heure ou deux par un coéquipier expérimenté. On peut aussi, bien entendu, naviguer en solo, ce qui est assez différent, mais, pour la randonnée, mieux vaut être deux... ne serait-ce que pour porter.

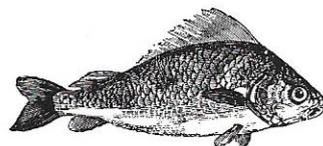
Le portage fait partie intégrante de la randonnée en canoë : le « dessalage » (chavirement) étant interdit en raison de la cargaison, tout obstacle doit être soigneusement reconnu (arbres en travers, déversoirs, chaussées, moulins et, de façon générale, tout fort courant sans visibilité vers l'aval). On accoste et on va voir ce qui se passe.

Si le passage est jugé impossible, ou risqué, il faut porter par la rive, jusqu'au-delà de l'obstacle, la cargaison d'abord, le canoë vide ensuite. En des lieux où personne ne passe, où la nature a tous les droits, c'est parfois physiquement éprouvant, mais c'est aussi, à chaque fois, une victoire sur la rivière, et la récompense, c'est tout simplement le droit de continuer... Il n'y a pas d'obstacle infranchissable. On y met le temps qu'il faut, mais on passe.

Tout cela s'apprend très vite. Simple affaire de jugeote, de sang-froid élémentaire, de prudence. Surtout, quoi qu'il se passe, ne pas s'en faire, ne jamais être pressé... Oublier le temps qui passe, les pièges qui se multiplient, la « moyenne » qui tombe... Peu importe l'heure, le jour. Reste la nuit qui vient, l'orage qui monte, la rivière changeante. Vivre à son rythme et au rythme des éléments, n'est-ce pas le meilleur programme pour se changer la vie... ?

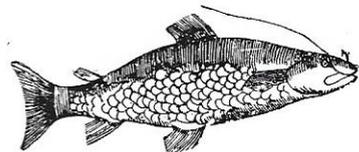
Pêcheurs à la ligne

Le pêcheur à la ligne est un homme solitaire, aveugle, sourd et muet... Vous me croirez si vous voulez, mais tel il m'apparut, vu de la rivière, surpris dans son intimité : un pauvre homme immobile sur son coin de rive ou dans sa barque ; assis, les coudes aux genoux, l'air accablé, le regard vide ; rien ne parvenant à le distraire de son rêve intérieur et de la contemplation de ce point, visible de lui seul, qui flotte à la surface de l'eau...



Je soupçonnai tout de suite que le pêcheur n'est point là pour pêcher, mais pour régler avec lui-même quelque affaire sérieuse, exigeant la solitude la plus totale. Je le croyais jovial et chaleureux, spirituel et poète. On le dit, on l'a écrit, il a sa légende... Désolé d'avoir à l'avouer, mais je le trouvai sombre et agressif, taciturne et épais.

Le premier rencontré, posté en plein Châteauvieux, à l'ombre d'un pont, se trouvait être, contrairement à ses congénères, doué de parole et de beaucoup de vivacité. D'aussi loin qu'il nous vit, il nous lança : « Vous ne pouvez pas vous amuser plus loin ? » Plus loin, c'était le terrain de camping, le champ de courses et le bruyant Luna Park local. Nous faisons notre première reconnaissance de l'Indre, à la veille du grand départ, et je ne jugeai pas que cette apostrophe fut une raison suffisante pour nous faire rebrousser chemin : nous avions affaire à un « mal embouché »...



Erreur ! Un deuxième incident en amont, à la nuit tombée, moins violent, mais plus sournois, m'amena à me demander sérieusement si l'espèce « pêcheur » n'allait pas être la plus redoutable de la faune de ce paisible cours d'eau : des lignes à carpe furent rageusement relevées, avec force commentaires désobligeants, où il y avait comme des envies à peine voilées de nous envoyer par le fond. Pour notre défense, je fis valoir que nous longions la rive opposée, que nous ne faisons aucun bruit et que nous avions attendu la nuit afin de ne gêner personne. Ce qui était vrai. Bref, on nous cantonnait dans les eaux territoriales de notre réserve de touristes. Nous qui voulions jouer les Indiens en liberté...!

H. J.

la descente de l'indre en canoë

vécu



...Le pêcheur à la ligne est un homme solitaire, aveugle, sourd et muet...

Le lendemain matin, nous partions quand même pour de bon, avec armes et bagages. Nous avions oublié notre pêcheur de la veille embusqué sous le pont. Y avait-il passé la nuit ? En tout cas, il est toujours à la même place ; son humeur n'a point changé, et l'invective monte d'un ton, qui nous frappe de plein fouet, sans sommations : « Encore vous ! Je vais vous foutre des pavés sur la gueule, moi... ! »

Bon. Compris. A partir de là, il fut décidé que nous serions très, très gentils avec les pêcheurs, qui sont gens irritables, peut-être grands malades assignés à résidence au bord de l'eau pour cause de nervosité... Et puis, nous avions intérêt à les ménager. Les pêcheurs connaissent la rivière, pourraient nous renseigner. Erreur encore ! Les pêcheurs connaissent leur coin, et ignorent tout de ce qui se passe au-delà de la course de leur bouchon, ou alors ils croient connaître, ou font semblant, et vous donnent des renseignements faux : celui-là, qui relevait ses nasses, était catégorique : « Laissez le déversoir sur votre droite ; c'est une fausse rivière. » Non, Monsieur, c'était la bonne, et vous nous avez conduits dans un filet d'eau où nous aurions préféré ne pas avoir de bateau...

« Ça mord ? »



L'un de nos premiers mots d'ordre au chapitre des consignes de sécurité fut donc : « Pêcheur à droite, pêcheur à gauche », lancé par le premier de nous deux qui apercevait l'homme ou sa ligne. Aussitôt, nous cessions de pagayer, nous laissant dériver au fil de l'eau comme la feuille morte. Tout aussi immobiles et silencieux que pêcheurs en action. Matthieu, qui les craignait beaucoup, était particulièrement vigilant.

Nous avons respecté leur recueillement, appréhendant toutefois un peu l'instant précis où leur œil fixe quitterait le bouchon pour notre coque bleue et blanche. Nous étions parfois déçus dans notre attente : pas le moindre tressaillement. A dix mètres, avions-nous été vus ? Ceux-là, nous les laissions tranquilles, de crainte de les voir basculer tout d'un bloc dans l'eau profonde au moindre bruit, au moindre geste.

Avec les autres, j'essayais d'échanger quelques mots, allant du « chut » complice — ce laconisme semblait plutôt apprécié — aux brèves banalités sur le temps et la pêche. Si vous vous contentez de deman-

der : « Ça mord ? » (doucement, car parler haut et fort serait incongru), le pêcheur vous répondra toujours : « Non », sans donner de raison. De fait, nous n'avons jamais vu un pêcheur sortir un poisson de la rivière. Tout autant que chasseur, pêcheur rimerait, paraît-il, avec menteur. Les nôtres étaient plus qu'honnêtes, et leur modestie à la mesure de leur mutisme. Mais ce n'était sans doute ni le lieu ni le moment. Il eût fallu être des leurs et les suivre au bistrot à l'heure de l'apéro. Par notre seule présence, nous étions des trouble-fête. Dans ces grandes nefs d'eau et de verdure, le pêcheur officie en secret et le lieu même de son rite n'est peut-être connu que de lui seul. Quant au sens de ces gestes silencieux, de ces longues heures immobiles... qui dévoilera jamais les profondeurs cachées de la psychologie du pêcheur à la ligne... ? Certains affichaient une franche désinvolture (« Oh, vous savez, je passe le temps ! »), avouant leur amateurisme, et soulignant par le fait même toute l'importance et la gravité attachées à l'acte de pêcher. D'autres allaient même jusqu'à manifester un certain sens de l'humour, discret et pas déplaisant du tout. Si vous voulez les rencontrer, cherchez-les plutôt du côté de l'Indre tourangelle, où il y a des vignes sur les coteaux et du bon vin dans les caves. Là, un vieux pêcheur me confia que, dans ce pays, les poissons étaient devenus civilisés et qu'en conséquence, ils ne craignaient plus le bruit. Je rapportai le propos plus en aval et m'entendis répondre : « Ils n'ont même plus peur des pêcheurs. » Où allons-nous, si le gibier ne respecte plus le chasseur ? Un autre ne savait pas trop si ça mordait — il devait penser à autre chose — mais nous garantit que lui en tout cas ne mordait pas, ce qui ne manqua pas de nous rassurer...

En ces parages de vieille civilisation, le pêcheur est plus rarement solitaire. Il ne dédaigne pas la compagnie, s'installe, prend ses aises, imprime durablement dans les choses les marques de sa présence intermittente. Aux coulées de fauve dans les hautes herbes succèdent de petits établissements tout aussi hétéroclites que lacustres : barques amarrées, pontons flottants, pieux, batteries de gaulles, cabanons bariolés. Là, le pêcheur à demeure laisse libre cours à ses talents industriels : fûts métalliques, planches, tôles, rondins, pneus usagés, tout concourt à ces fantasques architectures du bord de l'eau ; celui-ci, tel Diogène, s'est aménagé une résidence secondaire dans un énorme foudre en bois — on ne s'étonnerait pas d'y rencontrer un Bacchus géant... ; ceux-là logent à l'enseigne des « Millionnaires du Dimanche », dans un parfait style bidonville... On devine qu'il règne en ces lieux une franche convivialité, que, l'heure venue, on vient entre amis, que la vie s'installe, et que l'essentiel n'est peut-être pas de pêcher...

Les pêcheurs ? Non, tout compte fait, ils ne sont pas aussi méchants.



Les pêcheurs d'autrefois étaient-ils déjà des « gens irritables » ?

Hervé Jacob, 1983.



Les débordements de l'Indre, l'hiver, autour de l'île Saint-Martin (Huismes). Photo de Jean-Pierre Lécureuil (Image-club du Véron).